Document generated on 06/03/2025 4:09 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La revanche des écrivains canadiens

Francine Bordeleau

Number 71, Fall 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38316ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1993). La revanche des écrivains canadiens. *Lettres québécoises*, (71), 11–14.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La revanche des écrivains canadiens

Le Tout-Paris littéraire les célèbre, les grands éditeurs les traduisent en masse, les médias les encensent. Outre-mer, et ici par effet d'entraînement, la littérature canadienne anglaise est tout à coup à la mode. Voici le portrait d'un groupe en veine de reconnaissance.

DOSSIER
Francine Bordeleau

N'EN DÉPLAISE AU PETIT COMITÉ QUI, année après année, fait mousser la candidature d'Anne Hébert auprès de l'Académie suédoise, le premier Nobel de littérature canadien risque bien d'être l'un d'«eux[1]». Pourquoi pas Robertson Davies, un Torontois en qui une très sérieuse presse française, totalement conquise par son roman *Un homme remarquable*, a bien voulu voir un écrivain «nobélisable» ? Ou encore, comme l'a déjà suggéré une rumeur en invoquant cependant des raisons plutôt ésotériques, Jane Urquhart ? Oh ! cela ne sera pas demain la veille, ladite rumeur le reconnaît : avec quelques recueils de poèmes et un deuxième roman — *Ciel changeant* — traduit cette année par le petit éditeur français Maurice Nadeau, la dame doit encore faire ses preuves. Mais elle a, allègue-t-on, un énorme potentiel.

En 1991, lors de la parution, en France, de *Niagara*, Jane Urquhart était inconnue du lectorat francophone. Cela n'a pas empêché le quotidien *Le Monde* de lui consacrer, en même temps qu'à ses compatriotes Mavis Gallant et Alice Munro, un article dans son édition du vendredi, celle du «Monde des livres». L'automne dernier, Robertson Davies avait droit, lui, à rien moins qu'une substantielle entrevue dans les pages très sélect du *Nouvel Observateur*.

Il y a encore les Margaret Atwood et Mordecai Richler dont les livres sont commentés d'office; les Neil Bissoondath — qui a le privilège, il est vrai, d'être le neveu de l'écrivain indien V. S. Naipaul — et Nino Ricci, Prix du Gouverneur général 1990 pour *Les yeux bleus et le serpent* —, dont la presse française a accueilli le premier roman à coups de superlatifs; ou Michael Ondaatje, unanimement encensé pour *L'homme flambé*, roman qui lui a valu le Booker Prize en 1992.

Que des écrivains de la «périphérie» se voient accorder une telle importance par les médias français constitue un véritable exploit; même au meilleur de l'engouement de la France pour notre littérature — dans les années 70 — , les auteurs québécois n'auraient osé en espérer autant. Et comme plus on en parle, plus on les traduit — ou vice-versa —, petites et grandes maisons se ruent sur les écrivains identifiés comme canadiens, qui couvrent désormais tout le spectre éditorial français, de Maurice Nadeau (pour Urquhart) à Gallimard (pour Graeme Gibson et Isabel Huggan, publiés dans la prestigieuse collection «Du Monde entier»), en passant par les Éditions de l'Olivier (Ondaatje et Davies), Phébus (Bissoondath), Deuxtemps Tierce (Mavis Gallant), Denoël (Nino Ricci), Robert Laffont (Atwood), Calmann-Lévy (Richler et Carol Shields), Actes Sud (David Homel, écrivain d'origine étatsunienne), Seuil (le théoricien Northrop Frye, l'auteur de polars Anthony Hyde)...

Par-delà l'effet de mode

Certains assurent en fait que la faveur dont bénéficient aujourd'hui les Canadiens anglais est comparable à l'effet que produisait la littérature latino-américaine dans les années 60. Excessif ? «Les Davies, Atwood, Oondatje jouissent en tout cas d'une audience internationale que les Québécois n'ont jamais eue», dit Robert Melançon, professeur de littérature à l'Université de Montréal et lauréat, avec sa conjointe Charlotte, d'un prix du Gouverneur général pour la traduction d'un livre d'Abraham Moses Klein (*Le second rouleau*, Boréal).

S'il y a «actuellement très peu d'écrivains québécois d'envergure internationale», comme l'affirme, au risque d'être très *politically incorrect*, Pascal Assathiany, le patron des Éditions du Boréal, c'est peut-être que «les écrivains québécois se préoccupent trop d'être Québécois», dit Robert Melançon. Ou, comme l'analyse diplomatiquement l'écrivain et traducteur David Homel, parce que «la littérature canadienne-anglaise témoigne d'un mouvement vers l'Autre, ce qu'on ne retrouve guère chez les écrivains québécois».

Les écrivains canadiens-anglais ne sont nullement gênés de s'approprier le monde à travers la fiction. Prenez Anthony Hyde, cet auteur de polars découvert avec *Red Fox*, un best-seller; dans *China Lake*, paru en 1991, il construit une intrigue dont les acteurs sont d'anciens criminels nazis et leurs victimes. Avec *Tempête de sable*, un roman d'espionnage fort bien traduit par Denoël cette même année — et dont personne, ici, n'a entendu parler — Laurence Gough imagine un héros californien qui vit en Égypte et qui est mêlé malgré lui à un complot de la C.I.A. visant à éliminer le colonel Khadafi. Rien que ça ! Avec *Un homme remarquable*, Robertson Davies s'adonne à une ambitieuse réflexion sur l'art. Et ainsi de suite.

À côté, avec sa perpétuelle problématique de la quête d'identité et son écriture de l'intimité, la littérature québécoise donne l'impression d'un monde replié sur lui-même. Et rares sont nos écrivains qui osent vraiment investir l'imaginaire ou explorer d'autres univers. Parfois à cause d'un mécanisme d'autocensure. Car, comme s'insurge l'un d'eux, «un écrivain qui prétend explorer des thèmes sans rapport avec notre réalité immédiate a toutes les chances de se faire tabasser par la critique». Autrement dit, celui qui écrirait aujourd'hui «Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman[2]», le ferait à ses risques et périls.

Moins entravée — «le nationalisme canadien ne se fonde ni sur la langue ni sur l'identité : il consiste en un mouvement global contre les États-Unis», explique David Homel —, la littérature canadienne-anglaise témoigne d'une diversité de thèmes, de courants, de tendances. Et c'est là une de ses grandes forces.

Ainsi les Margaret Atwood, Timothy Findley et Graeme Gibson, par exemple, «sont les écrivains de l'identité ontarienne, torontoise; ils rendent compte d'un monde stable, voire confortable. Mais ils ne dépeignent qu'un Canada», résume Homel.

Il y en a beaucoup d'autres. Avec *Voix perdues dans la neige* et *L'échappée belle*, deux recueils de nouvelles traduits respectivement par Fayard et Gallimard en 1991, Mavis Gallant — une Montréalaise anglophone installée à Paris depuis le début des années 50 — et Isabel Huggan parlent de la difficulté d'être canadien, condamnent sévèrement la vie étouffante et étriquée dans de petites villes ordinaires du Canada anglais... Avec elles, il ne s'agit pas tant de définir le fait canadien que de s'en exclure.

En marge de Toronto se font entendre les voix de littératures «régionales» : les écrivains de Vancouver, qui ont quelque chose de la Californie; ceux des Prairies; les anglophones des Maritimes — seule Lucy Maud Montgomery, avec sa série best-seller *Anne* traduite par Québec/Amérique, ressort vraiment —, qui pâtissent de ne pouvoir compter sur un mouvement comparable au nationalisme acadien; les Anglo-Québécois de Montréal, dont Leonard Cohen — qui vit aux États-Unis — et Mordecai Richler ont longtemps semblé les seuls représentants...

Il y a enfin ce courant dit de la *Commonwealth Literature* : «un courant très important au Canada anglais, incarné notamment par les Bissoondath, Vassanji, Begamvréden, Oondatje», souligne Homel, et en quelque sorte officialisé par le Prix des écrivains du Commonwealth dont Richler fut le lauréat en 1990 pour *Gursky*. Originaires de pays comme l'Inde, le Pakistan ou le Sri Lanka, majoritairement issus de familles de la grande bourgeoisie marchande, ces écrivains ont souvent transité par l'Angleterre avant de s'installer à Toronto[3]. Avec eux, et d'autres comme Nino Ricci — d'origine italienne, mais né en Ontario —, la littérature canadienne-anglaise se teinte de multiculturalisme et s'enrichit de diverses influences.

La «compétence» torontoise

Désormais perçu comme un signe d'ouverture au monde, ce métissage serait en train de faire de Toronto «la nouvelle capitale de la littérature de langue anglaise». C'est en tout cas ce que suggère une analyse du *Time*. Et quand bien même le magazine américain exagérerait le rôle de la métropole canadienne, celle-ci n'en demeure pas moins un lieu de production extrêmement puissant à côté duquel une ville comme Montréal ne pèse pas lourd.

Au cœur de ce lieu de production trône l'agent littéraire. Ce personnage important, inconnu du système éditorial québécois, veille à ce que ses auteurs, «bénéficiant du caractère porteur de la langue anglaise», comme le dit Robert Melançon, pénètrent les marchés anglophones qui comptent : c'est-à-dire les États-Unis et l'Angleterre.

Avant d'être «découverts» par des maisons françaises, plusieurs écrivains canadiens ont donc fait une belle percée à New York ou à Londres. De là à dire que la France traduit essentiellement les valeurs sûres, il n'y a qu'un pas... allègrement franchi par les éditeurs québécois.

Depuis une dizaine d'années, ces derniers s'entendent reprocher à intervalles réguliers leur indifférence envers les écrivains canadiens-anglais. Ils auraient ainsi commis une première faute impardonnable : celle d'ignorer quelqu'un comme Margaret Atwood que les Éditions Quinze traduit pourtant depuis belle lurette ; et les critiques sont d'autant plus virulentes aujourd'hui que la littérature canadienne semble représenter une petite mine d'or.

La vérité c'est que le manque d'intérêt, si manque d'intérêt il y a, vient d'abord de Toronto. «Le but des agents littéraires n'est évidemment pas de trouver un petit éditeur québécois, mais de conquérir le plus vaste marché possible», dit Jacques Lanctôt, patron des Éditions VLB. Et mieux vaut alors, Toronto l'a compris, passer par la puissante machine éditoriale française.

À ces considérations s'ajoute celle plus immédiatement financière de l'achat des droits, dont le montant se négocie, avec l'agent, au coup par coup. Acquérir les droits d'un livre qu'on présume promis à un grand succès commercial — parce qu'il s'est bien vendu dans sa version originale, qu'il a eu une bonne presse aux États-Unis ou que son auteur est connu — coûte cher, trop cher, dans bien des cas, pour les moyens financiers des maisons québécoises. «Pour décrocher de gros auteurs, il n'y a pas de secret : il faut payer, c'est tout. Et les montants des droits peuvent atteindre des centaines de milliers, voire des millions de dollars», dit Jean-Paul Sémeillon, vice-président aux éditions littéraires chez Hurtubise HMH, une maison qui a traduit Marshall McLuhan, notamment. La facture est d'autant salée pour les éditeurs d'ici que,

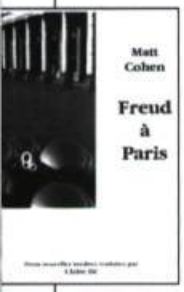
LA REVANCHE...

souligne Gilles Pellerin de l'Instant même, «l'édition québécoise est encore précaire, en situation d'urgence».

Des réflexes de colonisés

Supportés en cela par un programme de subventions du Conseil des arts d'Ottawa — «sans cette aide financière, on ne pourrait pas traduire», insiste Pascal Assathiany —, les éditeurs québécois traduisent néanmoins, et ont commencé à le faire bien avant que la littérature canadienne ne devienne à la mode. L'une des premières traductions faites par les Éditions Hurtubise HMH date de 1963 : c'était La galaxie Gutemberg, le fameux essai de Marshall McLuhan ; Guernica — qui, histoire de se rapprocher de ses intérêts, vient de déménager à Toronto — en fait presque sa spécialité; le Boréal affiche une trentaine de titres d'auteurs canadiens-anglais; Les Quinze, VLB, l'Hexagone, XYZ en ont tous aussi quelques-uns...

Matt Cohen



Il y a encore Québec/Amérique dont une collection dirigée par Donald Smith — «Littérature d'Amérique» — se consacre à «la littérature des différentes Amériques en traduction» et comprend dans son catalogue des livres de Morley Callaghan, Matt Cohen (traduit également par XYZ et Les Quinze) en qui d'aucuns voient l'un des meilleurs écrivains canadiens, Robertson Davies (c'était bien avant *Un homme remarquable*), Robert Kroetsch, Stephen Leacock, Alice Munro et la fameuse Lucy Maud Montgomery qui, en France, vend ses *Anne* (*La maison aux pignons verts*, *Chroniques d'Avonlea*, etc.) à coups de 100 000 exemplaires. Et Pierre Tisseyre, qu'on oublie trop souvent de citer mais qui fut, en mettant sur pied ses collections «Deux solitudes» et «Deux solitudes jeunesse», l'un des pionniers de la traduction, au même titre que Hurtubise HMH.

Mais «les titres traduits par des éditeurs québécois, les médias n'en parlent jamais», soutient Donald Smith. Lors de la parution de *L'homme flambé*, d'Ondaatje, les gens d'un très sérieux quotidien d'ici ont tenté de joindre David Homel, considéré comme l'un des spécialistes de la littérature canadienne, afin de savoir qui était cet inconnu consacré grand écrivain par la presse française. «Les Éditions du Boréal avaient pourtant traduit un livre d'Ondaatje en 1987, mais les médias québécois avaient sciemment gardé le silence», rappelle Homel. Même phénomène en ce qui concerne Alice Munro, qui publie chez Knopf, à New York, et qui fut «révélée» en français par le petit éditeur Deuxtemps Tierce. Conséquence : la vente de *La danse des ombres*, paru chez Québec/Amérique, n'a pas dépassé 200 exemplaires.

Le cas d'Alice Munro n'est pas exceptionnel. Chez Pierre Tisseyre, on traduit désormais un livre par année, guère davantage, parce que «les ventes sont épouvantablement basses : entre 100 et 150 exemplaires», évalue Robert Soulières, le directeur des éditions. Le chiffre vaut aussi pour la trilogie de Davies — *Le cinquième emploi, Le monde des merveilles, Le lion avait un visage d'homme* — publiée par Tisseyre dans sa collection «Deux solitudes», ces romans ayant le tort d'avoir été écrits avant que les Français ne s'intéressent à leur auteur.

Le volet jeunesse de la collection « Deux solitudes» (Tisseyre est l'un des seuls éditeurs québécois à traduire les auteurs jeunesse originaires du Canada anglais) se porte un peu mieux : on vend en moyenne 1 000 exemplaires de chacun des trois ou quatre titres par année (une exception : *Emily ou la nouvelle lune* de Lucy Maud Montgomery, qui s'est vendu à près de 8 000 exemplaires). Ce qui, en littérature jeunesse, n'a rien d'une performance spectaculaire. Aussi Tisseyre a beau traduire les William Bell et Janet Lunn, considérés comme les vedettes de la littérature jeunesse canadienne anglaise, parce qu'ils abordent des thèmes — l'analphabétisme, l'homosexualité… — peu exploités par leurs homologues d'ici, *La courte échelle* n'a vraiment rien à craindre.

Ne tirez pas sur le traducteur

Mais lorsqu'ils ne peuvent bénéficier du réseau scolaire — c'est ce qui «sauve» la littérature jeunesse — «les livres canadiens anglais marchent seulement s'ils obtiennent une bonne presse française», affirme Pascal Assathiany.

Ça n'empêche pas l'éditeur québécois de tout de même publier cet automne un titre de Robert Walsh en coédition avec Calmann-Lévy et un recueil de nouvelles de Bissoondath.

Jacques Lanctôt annonce cinq ou six Canadiens-anglais dont Ann Charney, Matt Cohen et Yosh Tagushi; à l'Hexagone, Jean Royer veut faire renaître «En tous lieux», une collection fondée par Gaston Miron et consacrée notamment à la littérature canadienne, et projette la publication d'une anthologie de la poésie canadienne anglaise signée Pierre DesRuisseaux; Gilles Pellerin publie les nouvelles de Douglas Glover — dont le dernier roman a été acheté par Knopf — et d'Alistair MacLeod... Mais les éditeurs se défendent bien d'ainsi profiter d'une mode. D'une part parce que bon an mal an, ceux-ci ont toujours traduit : 87 romans, exactement, depuis 1980 (sans compter les autres catégories d'ouvrages), révèlent les chiffres du Conseil des arts qui ne retiennent que les maisons éligibles au programme de subvention; ce qui, étant donné le contexte, n'est pas si négligeable. D'autre part parce que cette fameuse mode ne concerne que «les écrivains approuvés par Paris; aussi l'intérêt des éditeurs québécois est-il assez héroïque», assure David Homel. «D'un point de vue strictement commercial, les perspectives ne sont pas tellement engageantes[4]», renchérit Gilles Pellerin.

D'autant plus que les traducteurs québécois doivent affronter des préjugés tenaces, de la même nature que ceux dont fut pendant longtemps victime la littérature québécoise (ont-ils du reste vraiment disparu ?). Nous sommes peut-être «bien mieux placés pour traduire les réalités nord-américaines», comme le dit Donald Smith, mais «les traductions faites à Paris arrivent ici portées par une reconnaissance internationale», constate Robert Melançon.

Il y a pourtant au Québec un bon contingent d'excellents traducteurs: Daniel Poliquin, Marie José Thériault, Hélène Filion, Hélène Rioux, Paule Noyart... En outre, pour ce qui concerne les titres bénéficiant de subventions — quasiment la totalité —, le travail est presque garanti puisque le Conseil des arts évalue la qualité de la traduction. Or, que le Québec se mette à lire les écrivains canadiens publiés et traduits par des Québécois ne saurait être interprété comme un signe de nationalisme frileux. C'est plutôt que nous refusons de reconnaître le travail qui se fait ici. «Notre perception des écrivains canadiens-anglais est calquée sur celle de la France», dit David Homel. Non, le colonialisme n'a pas fini ses ravages.

Quelques repères

Bernard Pivot n'ayant pas cru bon d'inclure dans sa *Bibliothèque idéale* une rubrique «littérature canadienne», *Lettres québécoises* se dévoue et propose sa sélection (non exhaustive).

À tout seigneur tout honneur, commençons par Robertson Davies qui, à quatre-vingts ans, est très certainement le doyen des lettres canadiennes-anglaises. Malgré l'utilisation de procédés narratifs pas toujours très neufs, *Un homme remarquable* (Éditions de l'Olivier), une réflexion sur l'art, le vrai et le faux, mérite tout le bien qu'on en a dit. D'autres livres de Davies ont été traduits par des éditeurs québécois : *Un heureux Canular* (Québec/Amérique) et une trilogie (*Le cinquième emploi*, *Le monde des merveilles* et *Le lion avait un visage d'homme*, tous trois chez Pierre Tisseyre) qui n'ont rien à envier à *Un homme remarquable*.

Nino Ricci (*Les yeux bleus et le serpent*, Denoël), Neil Bissoondath (*Retour à Casaquemada*, Phébus) et Michael Ondaatje (*L'homme flambé*, Éditions de l'Olivier) sont les nouvelles vedettes — et valeurs sûres — de la littérature canadienne. D'Ondaatje il faut lire aussi *La peau d'un lion* (Folio), roman mythologique et halluciné qui se déroule au Canada entre 1917 et 1938.

De l'incontournable Margaret Atwood : *Œil-de-chat* (Robert Laffont) montre comment la cruauté et les jeux de pouvoir sont inhérents aux relations entre les femmes; a eu l'heur de déplaire souverainement aux féministes orthodoxes.

Des avis non officiels, mais dignes de foi font de Matt Cohen l'un des meilleurs écrivains canadiens; il a été traduit par XYZ (*Freud à Paris* et *Monsieur Vogel*, deux recueils de nouvelles) et Les Quinze (*Nadine*, un roman). Moderne et intéressant.

Oublions les propos insolents de Mordecai Richler et lisons son *Gursky* (Calmann-Lévy). Ce personnage fort en gueule est un écrivain féroce et énergique.

À l'opposé, Jane Urquhart propose, avec *Niagara* (Maurice Nadeau), une romantique et anachronique histoire de folie et de mort aux accents étrangement lyriques. Ni facile ni parfait, mais digne de mention.

D'Élisabeth Smart, un texte en prose poétique absolument bouleversant : *À la hauteur de Grand Central Station, je me suis assise et j'ai pleuré* (Guernica). La passion amoureuse dans toute sa douleur et son intensité.

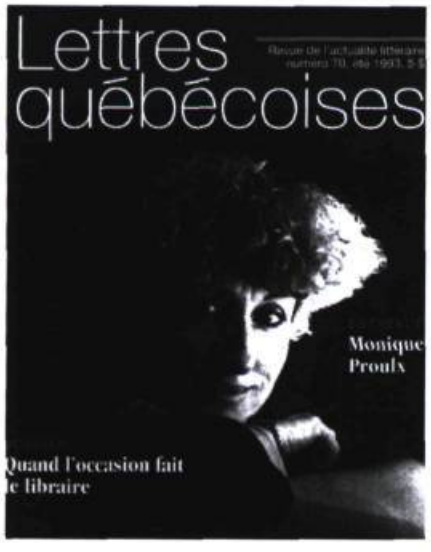
De la nouvelliste Alice Munro, *Miles City, Montana* (Deuxtemps Tierce). Ou lorsque la banalité se transforme en archétype.

Lucy Maud Montgomery, enfin, est la seule auteure de l'Île-du-Prince-Édouard à avoir conquis un public international. Avec sa série *Anne* (Québec/Amérique), c'est tout le romantisme du début du siècle qui nous est présenté. Ses histoires, écrites dans un style lyrique, mettent en scène des jeunes filles rêveuses.

1. Saul Bellow, prix Nobel de littérature en 1976, est bien né au Québec, à Lachine; installé aux États-Unis depuis son adolescence, celui qu'on appelle «l'homme de Chicago» doit cependant être considéré comme un écrivain américain.
2. C'est, on le sait, la désormais célébrissime ouverture de *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin (Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965).
3. Appartient à ce courant littéraire le célèbre Salman Rushdie qui vit en Angleterre.
4. Elles ne doivent pas l'être davantage pour les éditeurs canadiens qui traduisent cependant des Québécois aussi hétéroclites que Bernard Arcand (*Le jaguar et le tamanoir*); Normand de Bellefeuille (*Catégoriques un deux et trois*); Lise Bissonnette (*Marie suivait l'été*); Dany Laferrière (*L'odeur du café*); Jovette Marchessault (*Le voyage magnifique d'Emily Carr*); Jacques Poulin (*Le vieux chagrin*); Jean Royer (et ses entretiens littéraires); Élise Turcotte (*Le bruit des choses vivantes*)... Il n'en reste pas moins que la majorité des éditeurs québécois se plaignent d'un manque de réciprocité: «on pourrait s'attendre à un meilleur retour d'ascenseur de la part du Canada anglais» disent-ils.

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises, une revue **entièrement** consacrée à la littérature québécoise.

INSTITUTION
Canada 25 $
Étranger 27 $

1 AN • 4 NUMÉROS

INDIVIDU
Canada 18 $
Étranger 20 $

Nom _____
Adresse _____
Code postal _____ tél.: _____
Ci-joint: ❑ chèque ❑ mandat postal
❑ ❑ No _____ exp.: _____
Signature _____

un choix • un seul

RETOURNER À : Lettres québécoises, 1781, Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
tél.: (514) 525-9518 • téléc.: (514) 525-7537